Document generated on 10/12/2024 3:39 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Pourquoi ce désir de vouloir changer le monde?

Olga Boutenko, *Moscou-Québec*, Montréal, Varia, 2003, 100 p. R.-J. Berg, *D'en haut*, Montréal,Triptyque, 2002, 76 p. Jean Ferguson, *Dans le blanc des yeux*, Longueuil, Humanitas, 2002, 138 p.

Yvon Paré

Number 113, Spring 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36886ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paré, Y. (2004). Review of [Pourquoi ce désir de vouloir changer le monde? / Olga Boutenko, *Moscou-Québec*, Montréal, Varia, 2003, 100 p. / R.-J. Berg, *D'en haut*, Montréal,Triptyque, 2002, 76 p. / Jean Ferguson, *Dans le blanc des yeux*, Longueuil, Humanitas, 2002, 138 p.] *Lettres québécoises*, (113), 32–33.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Olga Boutenko, *Moscou-Québec*, Montréal, Varia, 2003, 100 p., 17,95 $.
R.-J. Berg, *D'en haut*, Montréal, Triptyque, 2002, 76 p., 16 $.
Jean Ferguson, *Dans le blanc des yeux*, Longueuil, Humanitas, 2002, 138 p., 18,95 $,

Pourquoi ce désir de vouloir changer le monde ?

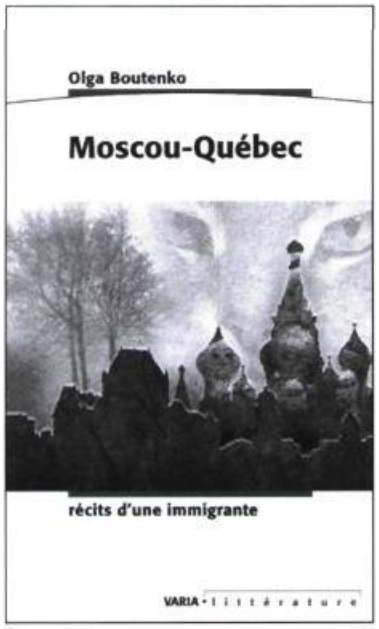
Olga Boutenko a quitté un pays qui s'appelait encore l'URSS. C'était pour rêver mieux, pour être toute dans son corps et dans sa tête. Il faut du courage ou un mal terrible pour tout abandonner derrière soi. D'autres choisissent le recul et la réflexion du penseur solitaire. Ils deviennent des émigrants dans leur propre pays.

RÉCIT | YVON PARÉ

OLGA BOUTENKO A FAIT UNE ENTRÉE REMARQUÉE EN LITTÉRATURE au Québec avec la publication de deux recueils de nouvelles. *On n'en meurt pas*, paru en 1985, et *Aélita*, en 1992. Elle récidive avec *Moscou-Québec*, trois récits un peu disparates et inégaux.

Le premier texte nous présente l'écrivaine au moment où elle quitte l'URSS. Avec son fils, elle débarque à Vienne, une ville qui devient la fenêtre sur l'autre monde.

Cette troisième vague nous avait emportés, nous aussi, à un moment où, comme un fait exprès, j'avais accumulé tant de déceptions que l'attente avait perdu tout son sens ; la vie, toute saveur ; le bonheur, tout espoir. Et elle nous avait précipités dans la réalité incroyable de l'aéroport de Vienne inondé de soleil. (p. 7)



Le rêve et l'émerveillement. C'est ce qui fait la beauté du récit intitulé « Deux sœurs » qui n'est pas sans évoquer Tchekhov. Par les yeux d'Olga Boutenko, le lecteur découvre une société qu'il ne sait plus voir tellement elle est familière. J'imagine que nous aurions la même surprise en plongeant dans les rues d'une dictature où les gestes et les pensées sont gardés à vue. Boutenko et son fils surveillent les visages, les regards et les sourires.

Calmement, sans se rendre compte de leurs privilèges, ils se promenaient le dimanche dans les rues — les robes de bain de soleil dévoilant des épaules nues qui n'avaient pas à se protéger —, le long des vitrines qui nous charmaient par la beauté de leurs marchandises. Ils étaient entourés d'une auréole de bonheur et de sérénité et, se rappelant la triste expérience d'Adam et Ève, ils ne faisaient pas attention à nous, évitant le moindre contact, la moindre relation, afin de ne pas refaire la même erreur que nos ancêtres. On aurait dit que nous étions pour eux des êtres invisibles… (p. 10-11)

Non, le plus étonnant et le plus beau, c'étaient les visages. Les visages des gens du monde libre… (p. 57)

Il y a Hilda et Paula, deux vieilles dames qui ont quitté leur pays il y a longtemps et qui aident en s'attendrissant sur une vie d'amour et de départs. Des pages de tendresse et de chaleur humaine.

Et puis nous sommes au Québec. Pourquoi ? Pourquoi ce bond dans l'espace et le temps ? Le lecteur s'attendait à vivre l'arrivée en terre d'Amérique. Nous sommes cinq ans, dix ans plus tard, on ne sait trop. Pourtant Olga Boutenko s'installait au Québec en 1978. Il y avait un parti politique au pouvoir qui prônait l'indépendance, le Québec se dirigeait vers un référendum. Déception ? Peur, crainte ?

Nous sommes poussés dans une histoire peu convaincante et mal fignolée. Cafard, peine d'amour, mal du pays ? Il y a peut-être des exils inévitables à l'intérieur d'une vie, mais… Le texte s'étire et se répète. Surtout, il n'était pas pertinent dans ce recueil. Il détonne.

Heureusement, « En visite officielle » raccroche le lecteur sur le point d'abandonner. Des Russes, des compatriotes visitent le Québec. Quelques jours en compagnie d'un ministre conscient de son rôle, un forestier sympathique qui ne sait trop pourquoi il est là et un jeune cadre ambitieux. Olga Boutenko les côtoie comme interprète, le temps de la « visite ».

Alors les deux vies d'Olga Boutenko se heurtent, se toisent et s'évaluent. Comme si la femme qui a fui son pays se retrouvait devant celle qu'elle aurait pu être en demeurant là-bas. Une vie possible et une vie réelle. Un récit bien mené et précis, une réconciliation entre le soi qu'elle a abandonné et l'autre qu'elle s'est donné en vivant au Québec. Il lui fallait cette rencontre pour trouver un sens à sa vie.

Olga Boutenko est une écrivaine attentive et sensible. Surtout, elle a un formidable pouvoir d'évocation et reste une conteuse-née. Pourtant, il aurait fallu retravailler ce livre, faire un meilleur choix des textes et soigner un peu plus la traduction. Un livre intéressant mais qui aurait gagné en force sans le passage à vide du second récit.

EN HAUT, SI BAS

R.-J. Berg a choisi de se retirer du monde, non pas en abandonnant tout derrière lui mais en prenant du recul, de la hauteur pour trouver un ancrage à la vie. Des proses, des réflexions, un certain regard sur la société et les individus qui la composent. Des textes épars, des extraits d'un journal… Qu'est la vie dans cette société parfois inquiétante et étrange ? Nous prenons la route des sentences et des méditations à partir d'une phrase de

Nietzsche ou de Caton, d'un événement quelconque. Nous sommes aspirés par les hautes sphères et cela donne le vertige, même à l'auteur.

Les contradicteurs se rejoignent néanmoins en un point ; ils ont une conviction commune, qui passe peut-être leurs différences. C'est qu'ils croient tous, en matière d'âme, à l'existence ou à l'inexistence absolues. L'âme est ou n'est pas. (p. 17)

L'âme, l'être, des sujets qui ne sont pas invités dans les *Loft Story* de ce monde. La vie humaine à l'heure de la mondialisation et du commerce de la pauvreté se réfugie dans la capacité de l'homme et de la femme à consommer et à produire. L'entreprise de R.-J. Berg pourrait être fort intéressante et nécessaire, mais l'auteur se complaît dans l'évanescent, un survol qui ne s'ancre jamais. Et ce côté hautain, désabusé, un peu cynique agace. On souhaiterait un peu plus d'empathie, un peu plus de chaleur.

Fais-toi interviewer souvent, et par des femmes. Ne manque pas de verser pour elles une larme ou deux en évoquant ton enfance meurtrie, tes blessures intimes, ta maladie qui est toujours là, qui t'a marqué au fer rouge. [...] *Fais-toi petit et tu seras aimé.* (p. 45)

Une fois les cent pages tournées et retournées, on se demande ce qu'était le propos de ce R.-J. Berg. Que retenir ? Et pourquoi cette préface ? Le texte est une réflexion au jour le jour, une sorte de carnet philosophique que l'on maquille par une présentation qui laisse croire à un texte livré par un dilettante qui s'est évanoui dans le monde en renonçant à tout. Le procédé est peu convaincant et futile.

Je ne prétends pas comprendre d'où tombent ces textes, mais j'ai la conviction que ses lecteurs comprendront. Je donne ici au possessif son sens le plus strict, suivant en cela une remarque de l'auteur. (p. 11)

Berg ne nous fait pas monter très haut. La pensée serait-elle si mal en point dans notre société ? Le côté froid et tatillon des textes agace. Berg ne réussit à convaincre personne.

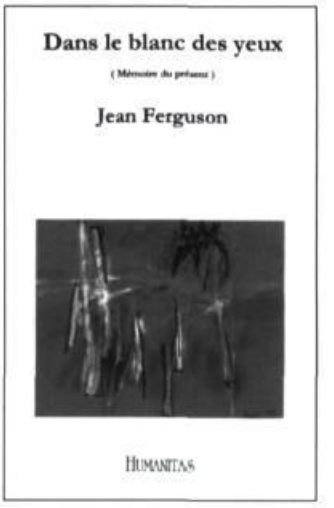
L'HOMME ANTI-TOUT

Jean Ferguson nous lance ses vérités « dans le blanc des yeux ». Une entreprise dangereuse. Une centaine de pages d'aphorismes et de petites sentences montre plus les limites que la grandeur de l'auteur. C'est comme si un écrivain décidait de dresser une carte de son savoir et de ses préjugés. Ici, le jeu devient souvent désolant, pour ne pas dire pitoyable. Bien étrange monsieur que ce Jean Ferguson qui a des idées sur tout, pour le meilleur et surtout pour le pire, qui emprunte toutes les directions en jonglant avec les clichés et les préjugés.

Un homme qui réussit à ne penser à rien est un génie. (p. 11)

Il y a toujours une différence fondamentale entre le comportement de l'homme et de la femme. Par exemple, une femme n'échappe jamais de sauce quand elle mange de la pizza. (p. 25)

Dès les premières réflexions du genre, on pense à refermer le livre. L'humour, bien sûr, mais y a-t-il matière à livre avec des « idées » du genre ? Jean Ferguson effleure Jésus, Marx, Lénine, les politiciens, les élus, les gouvernements, les écrivains et les critiques. Il livre ses obsessions et la redondance ne l'embête guère. Le système capitaliste est pourri, les politiciens sont des voleurs, les impôts, une rançon exigée par une mafia. Toute forme de travail est un esclavage et du gaspillage. Vive la liberté errante et irresponsable ! La complainte de l'homme anti-tout. « La démocratie est une idée trop généreuse pour qu'on la laisse aux mains de l'homme ordinaire tout empreint de l'imbécillité des foules. » (p. 52)



Jean Ferguson y va avec beaucoup de sincérité, mais ce n'est pas suffisant. Il démontre surtout son peu de jugement et l'étroitesse de sa pensée. Une lecture pénible, aussi désolante que ces émissions à la radio où des animateurs excités et au bord de l'apoplexie se défoulent et tapent sur tout ce qui bouge. À force de trop dire, on finit par ne rien dire.

Passons sur les trop nombreuses fautes qui pigmentent ces textes, la langue hésitante et souvent imprécise. L'art de la sentence et de l'aphorisme tient du fleuret et de la danse. Jean Ferguson utilise le plus souvent la hache. « Il y a des critiques littéraires qui parlent bien mieux des livres qu'ils n'ont pas lus que de ceux qu'ils ont lus. »(p. 53)

Peut-être que j'aurais mieux fait de m'abstenir de lire *Dans le blanc des yeux*. Mon propos aurait été plus flatteur.